MOLIÉRANA.

H. J. Hopkin.

MOLIÉRANA,

OU

RECUEIL

D'AVENTURES, Anecdotes, Bons Mots et Traits plaisans de

POCQUELIN, DE MOLIÈRE.

PAR C...... D'AVAL.

Charles Yves Cousin d'Avallon

À PARIS,

CHEZ MARCHAND, LIBRAIRE PALAIS DU TRIBUNAT, GALERIE NEUVE, N°. 10.

AN IX. --- 1801.

[illegible]
The gift of
[illegible]
Cambridge
[illegible]
[illegible] 92.

PRÉFACE.

Tous ceux qui ont donné des éditions des œuvres de *Molière*, les ont fait précéder de la vie de cet illustre comique. De toutes ces vies comparées les unes aux autres, aucune n'a la même physionomie. Ceux-ci ont fait un roman; ceux-là, plus scrupuleux, ont fait un abrégé si court qu'il est impossible de reconnaître l'auteur du *Misantrope*.

C'est pour remplir ces lacunes que nous avons composé cet ana. Après une esquisse rapide de la vie de Molière, et un catalogue raisonné, mais court, de ses pièces

de théâtre, on développe par la série des faits et des anecdotes, dans le cours de cet ouvrage, toutes les omissions faites à dessein ou par ignorance.

On sera étonné d'apprendre des particularités inconnues jusqu'à présent sur cet homme célèbre. On le suivra avec plaisir au milieu de la société, où il épie les ridicules pour les mettre en scène, et on le verra avec peine, dans l'intérieur de sa maison, tourmenté par une femme acariâtre et galante en même tems, qui jetta le dégoût et l'amertume sur ses jours, et les abréga.

Molière était original, et son caractère d'originalité perce sur le théâtre comme dans la société. Elève d'un célèbre philosophe (Gas-

sendi), il mit ses leçons en pratique; profond dans la connaissance du cœur humain, il en développa les ressorts avec une sagacité étonnante; bon et humain, il sema ses bienfaits sans ostentation, et n'en chercha de récompense que dans son cœur. Il eût ses défauts, car quel homme en est exempt? mais il furent voilés par les excellentes qualités qui ont fait le bon citoyen et l'honnète homme.

VIE
DE
MOLIÈRE.

JEAN-Baptiste *Pocquelin* naquit en 1620, dans une maison qui subsiste encore sous les piliers des halles. Son père Jean-Baptiste Pocquelin, valet de chambre tapissier chez le roi, marchand fripier, et Anne Boulet sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état; il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un

peu à lire et écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi; mais son génie l'appellait ailleurs.

Pocquelin avait un grand père qui aimait la comédie, et qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa, il pressa son grand père d'obtenir qu'on le mît au collège, et il arracha enfin le consentement de son père qui le mit dans une pension, et l'envoya aux Jésuites.

Il y étudia cinq années, et suivit le cours des classes du premier prince de Conti, qui depuis fut le protecteur des lettres et de *Molière*.

Il y avait alors dans ce collège, deux enfans qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était Chapelle et Bernier : Gassendi était chargé de leur éducation.

Ce dernier ayant démêlé de bonne heure le génie de *Pocquelin*, l'associa aux études de Chapelle et de Bernier. Le jeune Pocquelin fit des progrès étonnans, et s'attira en même tems l'estime et l'amitié de son maître.

Son père étant devenu infirme et incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII : dans Paris, sa passion pour la comédie qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre qui commençait à fleurir alors, détermina Pocquelin à s'associer avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation. Ils jouaient au faubourg St. Germain et au quartier St. Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres. Ce fut alors que *Pocquelin*, sentant son genre, résolut de s'y livrer tout entier, d'être à-la-fois comédien et auteur. Il prit le nom de *Molière*, et il ne fit, en changeant de nom, que suivre l'exemple des comédiens d'Italie et de ceux de l'hôtel de Bourgogne.

Molière fut ignoré pendant tout le tems que durèrent les guerres civiles en France. Il employa ces années à cultiver son talent, et à prépare

préparer quelques pièces ; il en fit alors pour la province, plusieurs en prose qui sont aujourd'hui absolument ignorées.

La première pièce régulière qu'il composa, fut *l'Étourdi* ; il représenta cette comédie à Lyon, en 1658. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée, dès que celle de *Molière* parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière, et il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complette, composée principalement des deux frères nommés *Gros-Resné*, de *Duparc*, d'un pâtissier de la rue St. Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* et de la *Delrie*.

Le prince de Conti qui tenait les états Languedoc, à Béziers, se souvint de *Molière* qu'il avait vu au collège ; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui *l'Étourdi*, le *Dépit Amoureux* et les *Précieuses Ridicules*.

Molière avait alors 34 ans.

Après avoir couru quelque tems toutes les provinces, il vint enfin à Paris en 1658. On permit à sa troupe de s'y établir ; ils s'y fixèrent, et partagèrent le théâtre du Petit-Bourbon, avec les comédiens Italiens qui en étaient en possession, depuis quelques années.

La troupe de *Molière* prit le titre de la troupe de Monsieur, qui était son protecteur ; deux ans après, en 1650, il leur accorda la salle du

Palais-Royal. Cette troupe eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef.

Depuis l'an 1658, jusqu'en 1673, c'est à-dire en quinze années de tems, *Molière* donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, *mais il n'y réussit pas*; Il *avait* une volubité dans la voix et une espèce de hoquet qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaissant.

Molière se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans, et presque autant d'ennemis. Louis XIV, qui avait un goût naturel et l'esprit très-juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la cour et la ville aux pièces de *Molière*.

Il eut des ennemis cruels, surtout les mauvais auteurs du tems, leurs protecteurs et leurs cabales, ils suscitèrent contre lui les dévots, on lui imputa des livres scandaleux; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général, et il eut succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea et soutint Racine et Despréaux, n'eut pas aussi protégé *Molière.*

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter; ce qu'il retirait du théâtre avec ce qu'il avait placé, allait à 30000 livres de rente, somme qui en ce tems-là faisait presque

le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Il faisait de son bien un usage noble et sage; il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelle, les Jonsac, les Desbarreaux, et qui joignirent la volupté à la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait avec eux des fatigues de sa profession.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités. Il encourageait souvent par des présens considérables, de jeunes acteurs, sans fortune, dans lesquels il remarquait du talent. Il engagea le jeune Racine, qui sortait de Port-Royal, à travailler pour le théâtre. Dès l'âge de 19 ans, il lui fit composer la

tragédie de *Théagène et Cariché*, et quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis, et lui donna le plan des frères ennemis.

Il éleva et il forma un autre homme, qui par la supériorité de ses talents, et par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, a mérité d'être connu de la postérité, c'était le comédien Baron qui a été l'unique dans la tragédie et la comédie. *Molière* en prit soin comme de son propre fils.

Molière, heureux par ses succès et ses protecteurs, par ses amis et par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison; il avait épousé en 1661, une jeune fille née de la Béjart, et d'un gentilhomme nommé Mo-

dène. La disproportion d'âge, et les dangers auxquels une comédienne jeune et belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux, et Molière tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes et quelquefois les ridicules qu'il avait si souvent joués sur le théâtre.

La dernière pièce qu'il composa fut le *Malade Imaginaire*; il y avait quelque tems que sa poitrine était attaquée, et qu'il crachait quelquefois du sang; le jour de la troisième représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant; on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en pro-

nonçant *Juro*, dans le divertissement de la réception du *Malade Imaginaire*, il acheva la représentation. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu, où il mourut quelques instans après, entre les bras de ses deux sœurs, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de 53 ans. Il ne laissa qu'une fille qui avait beaucoup d'esprit, et sa veuve épousa le comédien Guérin.

On refusa de l'enterrer; mais le roi qui le regrettait, pria l'archevêque de Paris de lui faire donner la sépulture dans une église. Son corps fut porté à St. Joseph, rue Montmartre, où il fut mis derrière l'autel.

Comme dans cette vie de *Molière* on ne s'est point étendu sur les pièces de théâtre de cet illustre comique, on y suppléera par le tableau suivant, où l'on verra d'un seul coup d'œil, la date de la première représentation de chaque pièce, et le jugement qu'on en doit porter.

L'ÉTOURDI, ou les *Contre-Tems*, comédie en cinq actes en vers, représentée à Paris, sur le théâtre du Petit-Bourbon, le 3 décembre *1758*.

On remarque dans cette pièce de la froideur dans les personnages, des scènes peu liées entr'elles, des expressions incorrectes. Ces défauts sont couverts par une variété et par une vivacité qui tiennent le spectateur en

haleine, et l'empêchent de trop réfléchir sur ce qui pourrait le blesser.

Le Dépit Amoureux, comédie en cinq actes et en vers, représentée à Paris sur le même théâtre, la même année.

Trop de complicité dans le nœud, et peu de vraisemblance dans le dénouement; mais une source de vrai comique, et des traits également ingénieux et plaisans.

Les Precieuses Ridicules, comédie en un acte et en prose, représentée sur le même théâtre, le 18 novembre 1659.

Cette pièce, quoique mal intriguée, est un des chef-d'œuvre de *Molière*; on y trouve une critique fine et délicate des mœurs et des ridicules de son tems.

Ganarelle, ou le Cocu Imaginaire, comédie en 3 actes et en vers, représentée sur le même théâtre, le 28 mars 1660.

Tout, dans cette pièce, semble annoncer

qu'elle est moins faite pour amuser les gens délicats que pour faire rire la multitude; mais une sorte d'intérêt né du sujet, et une plaisanterie gaie compensent ce qui s'y présentent de défectueux.

DOM GARCIE DE NAVARRE, ou le *Prince Jaloux*, comédie héroïque en cinq actes et en vers, représentée à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 février 1661.

Cette pièce, imitée de l'Espagnol, n'eut aucun succès. Le fonds en est vicieux.

L'ÉCOLE DES MARIS, comédie en 3 actes et en vers, représentée sur le même théâtre, le 24 juin 1661.

Cette pièce simple, claire, est féconde en incidents, qui développés avec art, amènent un des plus beaux dénouemens qu'on ait vù sur le théâtre français.

LES FACHEUX, comédie-ballet, en 3 actes et en vers, représentée sur le même théâtre le 4 novembre de la même année.

Cette espèce de comédie est presque sans nœud, ni liaison dans les scènes; mais elle brille par la vérité des portraits, et par l'élégance toujours soutenue du style.

L'École des Femmes, comédie en cinq actes et en vers, représentée à Paris sur le même théâtre, le 28 décembre 1662.

Les ressorts cachés de cette pièce, produisent un mouvement brillant. Les caractères sont inimitables, et le jeu des personnages subalternes sont autant de coups de maître.

La Critique de l'École des Femmes, comédie en un acte et en prose, représentée sur le même théâtre le premier juin 1663.

Image fidelle d'une partie de la vie civile. Copie du langage et du caractère des conversations ordinaires des personnes du monde.

L'Impromptu de Versailles, comédie en un acte et en prose, représentée sur le même théâtre, le 4 novembre de la même année.

Espèce de vengeance exercée par Molière contre Boursault : du comique.

La Princesse d'Elide, comédie-ballet (le premier acte et la première scène du second en vers, le reste en prose,) représentée sur le même théâtre le 9 novembre de la même année.

Cette pièce faite à la hâte, décèle la finesse dans le développement des sentimens du cœur, et l'art employé dans la peinture de l'amour-propre, et de la vanité des femmes.

Fêtes de Versailles, en 1664.

Le Mariage Forcé, comédie-ballet, en un acte et en prose, représentée sur le même théâtre le 15 novembre de la même année.

Dom Juan ou le *Festin de Pierre*, comédie en 5 actes et en prose, représentée sur le même théâtre, le 15 février 1665.

Pièce imitée de l'Espagnol ; et qu'on ne peut qualifier du nom de comédie.

L'AMOUR MÉDECIN, comédie en 3 actes et en prose, avec un prologue, représentée snr le même théâtre, le 22 septembre de la même année.

Ridicule jetté à pleines mains sur les médecins. Peu d'intrigue, et action peu soutenue.

LE MISANTROPE, comédie en cinq actes et en vers, représentée à Paris, sur le même théâtre, le 4 juin 1666.

Chef d'œuvre de la comédie ancienne et moderne. L'intrigue n'est pas vive, mais les nuances sont fines.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, comédie en 3 actes et en prose, représentée à Paris sur le même théâtre, le 6 août de la même année.

Petite pièce faite pour amuser, et qui a toujours été applaudie par le peuple.

MELICERTE, pastorale héroïque en vers, représentée à Saint-Germain en Laye, au mois de décembre de la même année, dans *le ballet des Muses*.

La scène du second acte entre *Mirtil* et *Mélicerte*, est remarquable par la délicatesse des sentimens, et par la simplicité de l'expression.

FRAGMENT D'UNE PASTORALE COMIQUE, représentée dans la même ville et la même année, dans le *ballet des Muses*, à la suite de Melicerte.

Ce fragment suffit pour faire admirer la fécondité et l'étendue du génie de Molière, qui *savait se plier à tant de manières, et se prêter à tous les genres.*

LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE, comédie-ballet, en un acte et en prose, représentée sur le théâtre du Palais royal, le 10 juin 1667.

Petite comédie d'intrigue, dialogue fin, et peinture vive de l'amour.

LE TARTUFFE, OU L'IMPOSTEUR, comédie en cinq actes et en vers, représentée à Paris sur le même théâtre, le 5 août 1667, et depuis, sans interruption, le 5 février 1669.

L'hypocrisie y est parfaitement dévoilée, les caractères en sont aussi variés que vrais, le dialogue également fin et naturel.

AMPHITRION, comédie en trois actes et en vers, avec un prologue, représentée à Paris sur le même théâtre, le 13 juin 1668.

Comédie imitée de Plaute et supérieure à son modèle : respecte moins les bienséances que le *Tartuffe*, et faire rire davantage.

L'AVARE, comédie en cinq actes et en prose, représentée sur le même théâtre, le 9 septembre de la même année.

Autre imitation de Plaute. *L'Avare* est un peu outré ; mais le vulgaire ne peut être ému que par des traits marqués fortement.

GEORGES DANDIN, OU LE MARI CONFONDU, comédie en trois actes et en prose, représentée sur le même théâtre, le 9 novembre de la même année.

Pièce d'un comique plus propre à divertir qu'à instruire, quoiqu'il y ait plusieurs ridicules exposés fortement.

FÊTE DE VERSAILLES, en 1668.

Monsieur de Pourceaugnac, comédie-ballet, en trois actes et en prose, représentée sur le même théâtre, le 15 novembre de la même année.

Ton peu noble, mais du comique.

Les Amans magnifiques, comédie-ballet, en cinq actes et en prose, représentée à Saint-Germain en Laye, au mois de février 1670.

Comédie qui n'est pas sans beautés pour ceux qui savent se reporter aux lieux, aux tems et aux circonstances, dont ces sortes de divertissemens tirent leur plus grand prix.

Le Bourgeois gentilhomme, comédie en cinq actes et en prose, représentée sur le théâtre du Palais royal, le 29 novembre de la même année.

Peinture fidelle du ridicule commun à tous les hommes, dans tous les états. De la gaîté et du comique.

Les Fourberies de Scapin, comédie en trois actes et en prose, représentée

sur le même théâtre, le 24 mai *1671.*

Dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misantrope.

Quoique le comique qui caractérise cette pièce, soit d'un ordre inférieur, on ne *peut* s'empêcher cependant d'y applaudir.

PSYCHÉ, tragédie-ballet, en cinq actes et en vers, représentée sur *le même* théâtre, le 24 juillet de la *même année.*

Malgré l'irrégularité de la conduite de cette pièce, elle plaît par un grand nombre de traits, et sur-tout par le tour neuf et délicat de la déclaration de l'amour à Psiché.

LES FEMMES SAVANTES, comédie en cinq actes et en vers, représentée sur le même théâtre, le 11 mars *1672.*

Satyre ingénieuse du faux bel esprit et de l'érudition pédantesque. Les incidens n'en sont toujours pas bien combinés; mais le sujet quoiqu'aride en lui-même, y est présenté sous une face très-comique.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, comé-

die-ballet, en plusieurs actes et en prose, représentée sur le même théâtre, le 8 juillet de la même année.

Peinture simple des ridicules qui étaient alors répandus dans la province, d'où ils ont été bannis à mesure que le goût et la politesse s'y sont introduits.

PASTORALE comique.

LE MALADE IMAGINAIRE, comédie-ballet, en trois actes en prose, avec un prologue, représentée sur le même théâtre, le 10 février 1673.

Comique d'un ordre inférieur; mais peinture vraie de la galanterie et du pédantisme des médecins.

REMERCÎMENT AU ROI.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

MOLIÉRANA,

OU

RECUEIL

D'AVENTURES, *Anecdotes*, *Bons Mots et Traits plaisans*

DE POCQUELIN, DE MOLIÈRE.

MADEMOISELLE Poisson, fille de Ducroisy, comédien de la troupe de *Molière*, fait ainsi le portrait de l'auteur du *Misantrope* et du *Tartuffe*.

« Il n'était (*Molière*) ni trop gras,
» ni trop maigre; il avait la taille plus
» grande que petite, le port noble, la
» jambe belle; il marchait gravement,

» avait l'air très-sérieux, le nez gros,
» la bouche grande, les lèvres épaisses,
» le tein brun, les sourcils noirs et
» forts, et les divers mouvemens qu'il
» leur donnait lui rendaient la physio-
» nomie extrêmement comique. A l'é-
» gard de son caractère, il était doux,
» complaisant, généreux. Il aimait fort
» à haranguer; et quand il lisait ses
» pièces aux comédiens, il voulait qu'ils
» y amenassent leurs enfans, pour tirer
» des conjectures de leurs mouvemens
» naturels. »

On prétend que le prince de Conti voulut prendre le jeune *Molière* pour son secrétaire, et qu'heureusement pour la gloire du théâtre français, *Molière* eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. *Je suis*, dit-il, *un acteur passable, et je serais peut-être*

un fort mauvais secrétaire. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince et au comédien.

Le fameux comte de Grammont a fourni à *Molière* l'idée de son *Mariage forcé*. Ce seigneur, pendant son séjour à la cour d'Angleterre, avait aimé mademoiselle Hamilton. Leurs amours avaient même fait du bruit; il repassait en France sans avoir rien conclu avec elle. Les deux frères de la demoiselle le joignirent à Douvres, dans le dessein de faire avec lui le coup de pistolet. Du plus loin qu'ils l'apperçurent, ils lui crièrent : Comte de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres? Pardonnez-moi, répondit le comte, qui devinait leur intention, j'ai oublié d'épouser votre sœur, et j'y retourne avec vous pour finir cette affaire.

Les mousquetaires, les gardes d corps, les gendarmes, les chevaux lé gers entraient à la comédie sans payer et le parterre en était toujours rempli de sorte que *Molière*, pressé par les comédiens, obtint un ordre du roi pou qu'aucune personne de sa maison n'en trât sans payer. Ces messieurs, indigné forcèrent la porte de la comédie, *tuèren* les portiers, et cherchèrent la *troup* entière pour lui faire éprouver *le mêm* traitement : mais Béjart, qui était h billé en vieillard pour la pièce qu'on a lait jouer, se présenta sur le théâtre *Eh, messieurs*, leur dit-il, *épargnez* *pauvre vieillard de soixante-quin ans, qui n'a plus que quelques jours vivre*. Les paroles de ce jeune comédie qui avait profité de son habillement po parler à ces mutins, calmèrent leur f reur. *Molière* tint ferme, et l'ordre d roi fut depuis respecté.

Molière était désigné pour remplir la première place vacante à l'académie française. La compagnie s'était arrangée au sujet de sa profession. *Molière* n'aurait plus joué que dans les rôles de haut comique : mais sa mort inattendue le priva d'une place bien méritée, et l'académie d'un sujet si propre à la bien remplir.

Molière se présenta un jour pour faire le lit du roi. Un autre valet de chambre, qui le devait faire avec lui, se retira brusquement, en disant qu'il ne le ferait point avec un comédien Bellocq, autre valet de chambre, homme de beaucoup d'esprit, et qui faisait de très-jolis vers, s'approcha dans le moment, et dit : « *Monsieur de Molière, voulez-vous* » *que j'aie l'honneur de faire le lit du* » *roi avec vous ?* » Cette aventure vint

aux oreilles du roi, qui fut très-mécontent qu'on eût témoigné du mépris à *Molière*.

L'Amour médecin est le premier ouvrage où *Molière* ait attaqué les médecins. Il logeait chez un médecin, dont la femme extrêmement avare, dit à madame Molière qu'elle voulait augmenter le loyer de la portion de maison qu'elle occupait. Celle-ci ne daigna pas seulement l'écouter, et son appartement fut loué à un autre. *Molière* épousa, en cette occasion, la passion de sa femme, et attaqua le médecin. Depuis ce temps-là il n'a cessé de verser le ridicule sur la médecine. Il définissait un médecin, *un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri, ou que les remèdes l'aient tué.*

Il y a une anecdote assez plaisante au sujet de la chanson

Qu'ils sont doux,
Bouteille, ma mie, etc.

que chante Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*. M. Rose, de l'académie française, et secrétaire du cabinet, fit des paroles latines sur cet air, d'abord pour se divertir, et ensuite pour faire une petite pièce à *Molière*, à qui il reprocha, chez le duc de Montansier, d'être plagiaire; ce qui donna lieu à une vive et plaisante dispute. M. Rose soutint toujours, en chantant les paroles latines, que *Molière* les avait traduites en français, d'une épigramme latine, imitée de l'anthologie. Voici ces paroles:

Quam dulces
Amphora amœna!
Quam dulces

Sunt tuae voces!
Dum fundis merum in calices,
Utinam esses plena!
Ah! ah! cara mea lagena,
Vacua cur jaces?

Lorsque *Molière* se préparait à donner son *George Dandin*, un de ses amis lui fit entendre qu'il y avait dans le monde un Dandin qui pourrait se reconnaître dans la pièce, et qui était en état, par sa famille, non-seulement de le décrier, mais encore de le desservir dans le monde. Vous avez raison, dit *Molière* à son ami; mais je sais un moyen sûr de me concilier l'homme dont vous me parlez; j'irai lui lire ma pièce. Au spectacle où il était assidu, *Molière* lui demanda une de ses heures perdues pour lui faire une lecture. L'homme en question se trouva si honoré de ce compliment, que, toutes affaires cessantes, il donna parole pour le lendemain; et il

courut tout Paris pour tirer vanité de la lecture de cette pièce. *Molière*, disait-il à tout le monde, me lit ce soir une comédie ; voulez-vous en être ? *Molière* trouva une nombreuse assemblée, et mon homme qui présidait. La pièce fut trouvée excellente ; et lorsqu'elle fut jouée, personne ne la faisait mieux valoir que celui qui aurait pu s'en fâcher, une partie des scènes que *Molière* avait traitées dans sa pièce, lui étant arrivées. Ce secret de faire passer sur le théâtre des traits un peu hardis, a été trouvé si bon, que plusieurs auteurs l'ont mis en usage depuis avec succès.

Dans une préface que les Anglais ont mise à la tête d'une traduction de *Molière*, ils comparent les ouvrages de ce grand comique à un gibet. Le vice, dit-on, et le ridicule y ont été exécutés, et

y demeurent exposés comme sur le grand chemin, pour servir d'exemple.

Lorsque *Molière* fait dire à Chrisalde, dans l'*École des femmes*, acte premier, scène première :

> Je suis un paysan qu'on appelle gros Pierre,
> Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
> Y fit, tout à l'entour, faire un fossé bourbeux,
> Et de monsieur de *l'Isle* en prit le nom pompeux.

il eut en vue Thomas *Corneille*, qui, après avoir porté long-temps le nom de *Corneille* le jeune, se fit appeller dans la suite *Corneille de l'Isle*.

Le *Bourgeois gentilhomme* fut joué la première fois à Chambord. Le roi n'en dit pas un mot, et tous les courtisans en parlèrent avec le dernier mépris. Le déchaînement était si grand, que *Molière* n'osait se montrer. Il envoyait Baron à la découverte, qui lui rapportait toujours de mauvaises nouvelles. Au bout de cinq à six jours, on joua cette pièce pour la seconde fois. Après la représentation, le roi, qui n'avait pas encore porté son jugement, dit à *Molière* : « Je ne vous ai point parlé de votre » pièce à la première représentation, » parce que j'ai appréhendé d'être sé» duit par la manière dont elle a été » représentée ; mais, en vérité, *Mo*» *lière*, vous n'avez encore rien fait qui » m'ait mieux diverti ; et votre pièce est » excellente. » Aussi-tôt l'auteur fut accablé de louanges par les courtisans, qui répétaient, tant bien que mal, ce que

le roi venait de dire à l'avantage de cette pièce.

J'étais à la première représentation des *Précieuses ridicules* de *Molière*, dit Ménage, et tout l'hôtel de Rambouillet s'y trouva. La pièce fut jouée avec un applaudissement général. Au sortir de la comédie, prenant M. Chapelain par la main : monsieur, lui dis-je, nous approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être jouées si finement, et avec tant de bon sens; mais, croyez-moi, pour me servir de ce que Saint Remi dit à Clovis : *Il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé.*

Un jour que l'on représentait cette pièce, un vieillard s'écria du milieu du

parterre : *Courage*, *courage*, *Molière !* *voilà la bonne comédie* (1).

Molière avait commencé à traduire

---

(1) On n'aura pas la satisfaction aujourd'hui d'adresser à nos comiques le même éloge. Depuis le fameux drame de Pinto, jusqu'à *l'Abbé de l'Épée*, la comédie n'est plus qu'une suite de scènes décousues, sans intérêt, et sans situations comiques. Le citoyen Bouilli, dans son *Abbé de l'Epée* qui a fait courir tout Paris, semble avoir pris à tâche d'outrager le bon sens, et les premières règles de la comédie. Cette pasquinade faite pour révolter les bons esprits, n'est qu'un tissu d'invraisemblances, et d'invocations à l'éternel et à la providence ; le citoyen Bouilly a oublié une invocation, c'est celle au sens commun.

Quant au drame de Pinto, on peut lui appliquer ce vers de Virgile.

Monstrum, horrendum, informe, ingens cui lumen ademptum.



Lucrèce dans sa jeunesse, et il aurait achevé cet ouvrage sans un malheur qui lui arriva. Un de ses domestiques prit un cahier de cette traduction pour faire des papillottes : *Molière* qui était facile à irriter, fut si fâché de ce contre-tems, que dans sa colère il jeta le reste au feu. Pour mettre plus d'agrément dans cette traduction, il avait rendu en prose tous les raisonnemens philosophiques, et avait mis en vers les belles descriptions qui se trouvent dans le poëme de Lucrèce.

Molière lisait ses comédies à une vieille servante nommée *Laforest* ; et lorsque les endroits plaisans ne l'avaient point frappée, il les corrigeait, parce qu'il avait éprouvé plusieurs fois que ces endroits ne réussissaient point. Un jour *Molière*, pour éprouver le goût de cette servante, lui lut quelques scènes d'une

comédie de Brécour, comédie qu'il disait être de lui : la servante ne prit point le change ; et après avoir entendu quelques pages, elle soutint que son maître n'avait pas fait cette pièce.

Perrault dit, dans ses *hommes illustres*, que le père de *Molière*, fâché du parti que son fils avait pris d'aller dans les provinces jouer la comédie, le fit solliciter inutilement par tout ce qu'il avait d'amis, de quitter cette pensée. Enfin, il lui envoya le maître chez qui il l'avait mis en pension pendant les premières années de ses études, espérant que par l'autorité que son maître avait eue sur lui pendant ce tems là, il pourrait le ramener à son devoir ; mais bien loin que ce bonhomme lui persuadât de quitter sa profession, le jeune *Molière* lui persuada de l'embrasser lui-même, et d'être

le docteur de leur comédie ; lui ayan
présenté que le peu de latin qu'il sa
le rendrait capable d'en bien *faire le p*
sonnage, et que la vie qu'ils *mèneraie*
serait bien plus agréable que *celle d'*
homme qui tient des *pensionnaires.*

La première représentation du *Tar*
tuffe fit un bruit étonnant dans *Pari*
Les dévotes jetèrent les hauts *cris*
et le parlement défendit de jouer cett
comédie. On était assemblé pour la se
conde représentation, lorsque la défen
arriva. « Messieurs, dit *Molière*, e
» s'adressant à l'assemblée, nous com
» tions aujourd'hui avoir l'honneur d
» vous donner le *Tartuffe*, mais M
» le Président ne veut pas qu'on le joue.

Ce même mot fut tourné d'une ma-
nièr

nière un peu différente, mais non moins satirique, par des comédiens de province. Ils étaient dans une ville dont l'évêque était mort depuis peu : le successeur, moins favorable au spectacle, donna ordre que les comédiens partissent avant son arrivée. Ils jouèrent la veille ; et comme s'ils eussent dû jouer le lendemain, celui qui annonça dit : *Messieurs, vous aurez demain le Tartuffe.*

Huit jours après que le *Tartuffe* eut été défendu, on représenta à la cour une pièce intitulée *Scaramouche hermite*. Le Roi, en sortant, dit au grand Condé : Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se *scandalisent si fort* de la comédie de *Molière*, ne disent rien de Scaramouche? à quoi le prince répondit : la raison de cela est, que la comédie de *Scaramouche* joue le ciel et

la religion, dont ces messieurs-là ne soucient point; mais celle de *Molière* les joue eux-mêmes, ce qu'ils ne peuvent souffrir.

Lorsque *Molière* fit jouer son *Tartuffe*, on lui demanda de quoi il s'avisait de faire des sermons. *Pourquoi serat-il permis au Père Maimbourg*, répondit-il, *de faire des comédies en chaire, et qu'il me sera défendu de faire des sermons sur le théâtre?*

Un jour qu'on représentait le Tartuffe, Champ-mêlé qui n'était point alors dans la troupe, alla voir *Molière* dans sa loge qui était près du théâtre. Comme ils en étaient aux complimens, *Molière* s'écriait : *ah, chien! ah, bourreau!* et se frappait la tête comme un possédé.

Champmêlé crut qu'il tombait de quelque mal, et il était fort embarrassé. Mais *Molière* qui s'apperçut de son étonnement, lui dit : *ne soyez pas surpris de mon emportement ; je viens d'entendre un acteur déclamer faussement et pitoyablement quatre vers de ma pièce ; et je ne saurais voir maltraiter mes enfans de cette force-là, sans souffrir comme un damné.*

Molière revenait d'Auteuil avec Charpentier, fameux compositeur de musique, il donna l'aumône à un pauvre, qui, un instant après, fit arrêter le carrosse, et lui dit : *Monsieur, vous n'avez pas eu dessein de me donner une pièce d'or ? Où la vertu va-t-elle se nicher !* s'écria *Molière*, après un moment de réflexion : *tiens, mon ami, en voilà une autre.*

Le *Trissotin* de la comédie des Femmes Savantes, est l'abbé *Cotin*. Jusques-là que *Molière* fit acheter un de ses habits pour le faire porter à celui qui faisait ce personnage dans sa pièce. La *scène* où *Vadius* se brouille avec *Trissotin*, parce qu'il critique le sonnet sur la fièvre, qu'il ne sait pas être de Trissotin, s'est passée véritablement chez un particulier de la connaissance de Despréaux et Molière. Ce fut Despréaux qui la donna à notre comique.

Molière joua d'abord *Cotin*, sous le nom de *Tricotin*, que plus malicieusement, sous prétexte de mieux déguiser, il changea depuis en *Trissotin*, équivalant à trois fois sot. Jamais homme, excepté *Montmaur*, n'a été tant turlupiné que le pauvre *Cotin*; on fit en 1682, peu de temps après sa mort, ces quatre vers :

Savez-vous en quoi Cotin
Diffère de Trissotin?
Cotin a fini ses jours,
Trissotin vivra toujours.

Molière disait que « le mépris était » une pillule qu'on pouvait bien avaler; » mais qu'on ne pouvait guère la mâ- » cher, sans faire la grimace ».

On voit aujourd'hui des auteurs qui, parce qu'ils sont jeunes, voudraient nous faire croire que *Molière* a vieilli. *La chose est risible*, dit un bel esprit, *mais il manque des rieurs*.

Molière était fort ami du célèbre avocat Fourcroy, homme redoutable par la capacité et par la grande étendue

de ses poumons. Ils eurent une dispute à table, en présence de Despréaux. Molière se tourna du côté du satyrique, et dit : *Qu'est-ce que la raison, avec un filet de voix, contre une gueule comme* [illegible]

[illegible] ses jours, *Molière* [illegible] lorsqu'il allait [illegible] maison d'Auteuil, il engageait [illegible] les honneurs de s[illegible] le choix des con[illegible] s'étant couché un jou[illegible] ses amis à table [illegible] insensiblement [illegible] trois heures d[illegible] est peu de chose, [illegible] est remplie de tra[illegible] à l'affût pendant [illegible] pour jouir d'un [illegible] nous ne trouvons

jamais. Notre jeunesse est harcelée par de maudits parens qui veulent que nous nous mettions un tas de fariboles dans la tête. Je me soucie morbleu bien que la terre ou le soleil tourne! que ce fou de Descartes ait raison, ou cet extravagant Aristote! J'avais pourtant un enragé précepteur qui me rebattait toujours de ces fadaises là, et qui me faisait retomber sans cesse sur son Épicure; encore passe pour ce philosophe là, c'était lui qui avait le plus de raison. Nous ne sommes pas débarassés de ces foux-là, qu'on nous étourdit les oreilles d'un établissement. Toutes les femmes sont des animaux, ennemis jurés de notre repos. Oui, morbleu! chagrins, injustices, malheurs de tous côtés dans cette vie-ci. Tu as parbleu raison! mon cher ami, répondit J.... en l'embrassant; la vie est un pauvre partage : quittons-la, pour ne point séparer d'aussi bons amis que nous

le sommes ; allons nous noyer de compagnie ; la rivière est à notre portée. Cela est vrai, dit N*** nous ne pouvons mieux prendre notre temps pour mourir bons amis et dans la joie : notre mort fera du bruit. Ainsi ce glorieux dessein fut approuvé tout d'une voix. Ces ivrognes se lèvent et vont gaîment à la rivière. Baron courut avertir du monde et éveiller *Molière*, qui fut effrayé de cet extravagant projet, parce qu'il connaissait le vin de ses amis. Pendant qu'il se levait, la troupe avait gagné *la rivière*, et ils s'étaient déjà saisis *d'un bateau* pour prendre le large, *et se noyer en* plus grande eau. Des domestiques et des gens du lieu furent promptement à ces débauchés, qui étaient déjà dans l'eau, et les repêchèrent. Indignés du secours qu'on venait de leur donner, ils mettent l'épée à la main, courent sur leurs ennemis, les poursuivent jusques dans

teuil, et les voulaient tuer. Ces pau-
s gens se sauvent la plupart chez
olière, qui, voyant ce vacarme, dit
es furieux : *Qu'est-ce donc que ces*
quins-là vous ont fait, messieurs?
mment! ventrebleu, dit J... qui était
plus opiniâtre à se noyer, ces mal-
ureux nous empêchent de nous noyer!
oute, mon cher *Molière*, tu as de
sprit ; vois si nous avons tort : fati-
és des peines de ce monde-ci, nous
ons résolu de passer en l'autre : la ri-
ère nous a paru le plus court chemin
ur nous y rendre, ces marauds nous
ont fermé. Pouvons-nous faire moins
ue de les punir? *Comment! vous avez*
aison, répondit *Molière. Sortez d'ici,*
quins! que je ne vous assomme, dit-
à ces pauvres gens, paraissant en co-
ère; *je vous trouve bien hardis de vous*
pposer à de si belles actions. Ils se
etirèrent marqués de quelques coups

d'épée. *Comment, messieurs*, po
Molière, que vous ai-je fait pour
mer un si beau projet sans m'en f
part? je vous croyais plus de mes a
Il a parbleu raison, dit Chapelle; c
une injustice que nous lui faisons. Vi
donc te noyer avec nous. *Oh! dou*
ment, répondit MOLIERE : *ce n'est po*
ici une affaire à entreprendre mal-
propos; c'est la dernière action de
vie, il n'en faut pas manquer le méri
On serait assez malin pour lui don
un mauvais jour : si nous nous noyon
l'heure qu'il est, on dirait, à co
sûr, que nous l'aurions fait la n
comme des désespérés, ou *comme d*
gens ivres. Saisissons le moment q
nous fasse le plus d'honneur; sur l
huit à neuf heures du matin, bien
jeun, et devant tout le monde, no
irons nous jetter dans la rivière, la tê
la première. J'approuve ses raisons, di

. il n'y a pas le mot à dire. Morbleu! rage, dit L....; *Molière* a toujours t fois plus d'esprit que nous. Voilà est fait, remettons la partie à demain, et allons nous coucher, car je endors. La présence d'esprit de *Molière* prévint quelques malheurs : tous messieurs étaient ivres, et animés ntre ceux qui les avaient empêchés de noyer.

Racine regarda toujours *Molière* mme un homme unique. Le roi lui demandant un jour quel était le premier s grands écrivains qui avaient honoré France pendant son règne, il lui nomma *Molière*. *Je ne le croyais pas*, rédit le roi; *mais vous vous y connaissez mieux que moi.*

Tout le monde sait que le *Misantrope*

fut d'abord mal reçu, et qu'il ne se soutint au théâtre qu'à la faveur du *Médecin malgré lui*. On rapporte un fait singulier, qui peut avoir contribué à la disgrâce de la meilleure comédie qui ait jamais été faite. A la première représentation, après la lecture du sonnet d'Oronte, ainsi conçu :

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un tems notre ennemi,
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

S'il faut qu'un attente éternelle,
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne peuvent m'en distraire;
Belle Philis on désespère,
Alors qu'ou espère toujours.

le parterre applaudit: Alceste démontra, dans la suite de la scène, que les pensées et les vers de ce sonnet étaient,

De ces colifichets dont le bon sens murmure.

Le public, confus d'avoir pris le change, s'indisposa contre la pièce.

Lorsque *Molière* donna son *Misantrope*, il était brouillé avec Racine. Un flatteur crut faire plaisir au dernier, après la première représentation, en lui disant : *la pièce est tombée*; rien n'est si froid : vous pouvez m'en croire. Vous y étiez, reprit Racine, et moi je n'y étais pas; cependant je n'en croirai rien, parce qu'il est impossible que *Molière* ait

fait une mauvaise pièce ; retournez-y et examinez-la mieux.

On sait que les ennemis de *Molière* voulurent persuader au duc de *Montansier*, renommé par ses mœurs austères et sa vertu sauvage, que c'était lui que *Molière* jouait dans le *Misantrope*. Le duc de Montansier alla voir la pièce, et dit en sortant, *qu'il voudrait bien ressembler au Misantrope de Molière.*

Molière voulait détourner *Despréaux* de l'acharnement qu'il faisait paraître dans ses satyres contre Chapelain ; disant que Chapelain était en grande considération dans le monde ; qu'il était particulièrement aimé de M. Colbert ; et que ces railleries outrées pourraient lui faire des affaires auprès de ce ministre ;

et du roi même. Ces réflexions trop sérieuses ayant mis le poëte de mauvaise humeur : Ho ! le roi et M. Colbert feront ce qu'il leur plaira, dit-il brusquement : mais à moins que le roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de Chapelain, je soutiendrai toujours qu'un homme, après avoir fait la Pucelle, mérite d'être pendu. » *Molière* se mit à rire de cette saillie, et l'employa ensuite fort à propos. (*Misantrope, acte 2, scène dernière.*)

Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne,
De trouver bons les vers dont on se met en peine ;
Je soutiendrai *toujours, morbleu!* qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

Un jour *Molière* et Chapelle, revenant d'Auteuil à Paris par la rivière, disputaient sur une question philosophique ; un religieux, assis à côté d'eux, paraissait prendre beaucoup d'intérêt à leur dispute ; tantôt il les encourageait par un air d'applaudissement, tantôt il les enflammait par un air de doute et d'objection. Arrivé devant Chaillot, il prend congé d'eux et reprend sa besace ; c'était le frère quêteur des Minimes de Chaillot. *Son silence*, dit en riant *Molière* à Chapelle, *avait plus d'esprit que ton éloquence et que ma philosophie ; il nous a pris pour dupes.*

Molière n'aimait pas *Cotin* ; et le ressentiment qu'il avait contre lui, provenait de ce que cet abbé avait cherché à le desservir auprès du duc de Montansier, en insinuant à celui-ci que c'était

lui que *Molière* avait voulu jouer dans le *Misantrope*. Aussi l'abbé *Cotin*, décrié par Boileau comme prédicateur et comme poëte, fut joué sur le théâtre, par *Molière*, comme un mauvais poëte, comme un pédant, et ce qui ne peut être jamais permis, à moins que la personne ne soit infâme, comme un mal honnête homme, du moins comme un homme sans délicatesse, et même sans principes.

. . . . Ce sonnet qui chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.

Ce *sonnet* sur la fièvre qui tient la princesse Uranie, était véritablement de Cotin, et la princesse Uranie était la duchesse de *Nemours*, sœur du *duc de* Beaufort. Le voici :

Sonnet à la princesse Uranie, *sur la fièvre.*

Votre prudence est endormie

De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

Faites-la sortir, quoiqu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

Quoi ! sans respecter votre rang
Elle se prend à votre sang !
Et nuit et jour vous fait outrage ?

Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

La querelle entre Trissotin et Vadius, au sujet de ce sonnet, eut réellement lieu entre l'abbé Cotin et Ménage, chez Mademoiselle où Cotin venait de réciter son sonnet, lorsque Ménage entra, et en dit du mal de la manière exactement

dont le fait est représenté dans *les Femmes savantes*. Ménage lui-même reconnaît dans une de ses lettres qu'il est le Vadin de cette pièce, et quant à Cotin, il était difficile de le désigner mieux que par un de ses ouvrages.

Un bon bourgeois de Paris, vivant bien noblement, s'imagina que *Molière* l'avait pris pour l'original de son *Cocu imaginaire*. Il crut devoir en être offensé, et en marqua son ressentiment à un de ses amis. Comment, lui dit-il, un petit comédien aura l'audace de mettre impunément sur le théâtre un homme de ma sorte! *je me plaindrai, ajouta-t-il*; en bonne police, on doit réprimer l'insolence de ces gens-là : ce sont les pestes d'une ville; ils observent tout pour le tourner en ridicule. L'ami, qui était homme de bons sens, lui dit : Eh! mon-

sieur, si *Molière* a eu intention sur vo
en faisant son *Cocu imaginaire*, de qu
vous plaignez vous? il vous a pris du bo
côté, et vous seriez bien heureux d'
être quitte pour l'imagination. Le bou
geois, quoique peu satisfait de la répon
de son ami, ne laissa pas d'y faire que
ques réflexions, et ne retourna plus a
Cocu imaginaire.

Le roi, en sortant de la *première re*
présentation des *Fâcheux*, dit à *Molière*
en voyant passer le comte de Soyecourt,
insupportable chasseur : Voilà un gran
original que tu n'a pas encore copié. *C'e*
fut assez; la scène du fâcheux chasseu
fut faite et apprise en moins de *vingt*
quatre heures; et, comme *Molière* n'en
tendait rien au jargon de la chasse, il
pria le comte de Soyecourt lui-même de

indiquer les termes dont il devait se
ir.

Madame *Dacier*, qui a fait honneur à
sexe par son érudition, et qui lui en
fait davantage, si, avec la science
commentateurs, elle n'en eut pas eu
prit, fit une dissertation pour prou-
que l'*Amphitrion* de Plaute était fort
dessus du moderne; mais ayant en-
idu dire que *Molière* voulait faire une
médie des *Femmes savantes*, elle sup-
ma sa dissertation.

L'École des femmes éprouva, dans sa
issance, de grandes contradictions.
Lapisson, qui passait pour un grand
hilosophe, était sur le théâtre pendant
 représentation; et à tous les éclats de
ire que faisait le parterre, il haussait

les épaules et regardait le parterre e
pitié, et disait quelquefois tout haut
Ris donc, parterre ! ris donc ! le duc d
*** ne fut pas un des moins zélés cen
seurs de cette pièce. Qu'y trouvez-vo
à redire d'essentiel, lui dit un connai
seur ? Ah, parbleu ! ce que j'y trouve
redire est plaisant, s'écria le duc : *Tart
à la crême !* Mais *tarte à la crême* n'es
point un défaut, répondit le bel esprit
pour la décrier comme vous faites. *Tart
à la crême* est exécrable, répliqua l
courtisan : *tarte à la crême !* bon dieu
avec du sens commun peut-on souten
une pièce où l'on ait mis *tarte à la crêm*
Cette expression fut bientôt répétée pa
tout le monde, *Molière* fit jouer quel
que temps après la *Critique de l'Eco
des femmes* : la *tarte à la crême* n'y fu
pas oubliée ; et quoique ce mot fut déjà
devenu proverbe, la raillerie que *Mo-
lière* en fit fut partagée entre ceux qu

ient employée. Le seigneur qui en l'original, fut si vivement piqué e mis sur le théâtre, qu'il s'avisa e vengeance aussi indigne de sa ité, qu'elle était imprudente. Un qu'il vit *Molière* passer par un ap- ement où il était, il l'aborda avec les onstrations d'un homme qui voulait faire caresse. *Molière* s'étant incli- il lui prit la tête en lui disant: *te à la crême, Molière, tarte à la e!* Il lui frotta le visage contre ses tons qui, étant fort durs et tranchans, irent en sang. Le roi qui vit *Molière* iême jour, apprit la chose avec in- iation, et la marqua au duc d'une iière assez vive.

Boileau racontait que *Molière*, après avoir lu le *Misantrope*, lui avait dit: *us verrez bien autre chose.* Qu'au-

rait-il donc fait si la mort ne l'avait su
pris, cet homme qui voyait quelque cho
au-delà du *Misantrope?* Ce problêm
qui confondait Boileau, devrait êt
pour les auteurs comiques un objet co
tinuel d'émulation et de recherches :
ne fut-ce pour eux que la pierre phil
sophale, ils feraient du moins en la che
chant inutilement, mille autres déco
vertes utiles.

Molière est au-dessus de tous ceu
qui l'ont précédé ou suivi. Voici le p
rallèle qu'en a fait avec Térence l'aut
du siècle de Louis XIV, le plus di
d'en juger, la Bruyère :

« Il n'a manqué à *Térence* que d'ê
» moins froid : quelle pureté! que
» exactitude! quelle politesse! que
» élégance! quels caractères! Il n'a ma
» qué à *Molière* que d'éviter le jargo

» et d'écrire purement : quel feu ! quelle
» naïveté ! quelle source de la bonne
» plaisanterie ! quelle imitation des
» mœurs ! et quel fléau du ridicule !
» mais quel homme on aurait pu faire
» de ces deux comiques ! »

Molière, dans la société, possédait l'art si peu connu de ménager la délicatesse de ses amis, et qui plus est de leur donner d'excellens conseils. Parmi plusieurs, nous rapporterons l'avis si sage qu'il donna à Chapelle et à son valet, avis qui fit rentrer le valet en grâce auprès de son maître, et ménagea l'amour-propre du maître qui se serait révolté de revenir sur ses pas.

Chapelle revenant de chez *Molière* à Auteuil, après avoir bu largement à son ordinaire, eut querelle au milieu de la petite prairie d'Auteuil, avec un valet

nommé Godemer, qui le servait depuis plus de trente ans. Ce vieux domestique avait l'honneur d'être toujours dans le carosse de son maître. Il prit fantaisie à Chapelle, en descendant d'Auteuil, de lui faire perdre cette prérogative, et de le faire monter derrière son carosse. Godemer, accoutumé aux caprices que le vin causait à son maître, ne se mit pas beaucoup en peine d'exécuter ses ordres. Celui-ci se met en colère, l'autre se moque de lui; ils se prennent dans le carosse. Le cocher descend de son siège pour aller les séparer. *Molière*, qui était à sa fenêtre, apperçut les combattans. Il crut que les domestiques de Chapelle l'assomaient, et il accourut au plus vite. Ah! *Molière*, lui dit Chapelle, puisque vous voilà, jugez si j'ai tort : ce coquin de Godemer s'est lancé dans mon carosse, comme si c'était à un valet de figurer avec moi. Vous ne savez ce que vous

dites, répondit Godemer. Monsieur sait que je suis en possession du devant de votre carosse depuis plus de trente ans; pourquoi voulez-vous me l'ôter aujourd'hui sans raison? Vous êtes un insolent, qui perdez le respect, reprit Chapelle; si j'ai voulu vous permettre de monter dans mon carosse, je ne le veux plus; je suis le maître, et vous irez derrière ou à pied. Y a-t-il de la justice à cela, répliqua Godemer? me faire aller à pied présentement que je suis vieux, et que je vous ai si bien servi pendant si long-temps! il fallait m'y faire aller pendant que j'étais jeune, j'avais des jambes alors; mais à présent je ne puis plus marcher; en un mot comme en cent, vous m'avez accoutumé au carosse, je ne puis plus m'en passer; et je serais déshonoré aujourd'hui si l'on me voyait derrière. Jugez-nous, *Molière*, je vous prie, ajouta Chapelle; j'en passerai par

tout ce que vous voudrez. Eh bien! puisque vous vous en rapportez à moi, dit *Molière*, je vais tâcher de mettre d'accord deux si honnêtes gens. Vous avez tort, dit-il à Godemer, de perdre le respect envers votre maître, qui peut vous faire aller comme il voudra; il ne faut pas abuser de sa bonté. Ainsi je vous condamne à monter derrière son carosse jusqu'au bout de la prairie; et là vous lui demanderez fort honnêtement la permission d'y rentrer : je suis sûr qu'il vous la donnera. Parbleu, s'écria Chapelle, voilà un jugement qui vous fera honneur dans le monde : tenez, *Molière*, vous n'avez jamais donné une marque d'esprit si brillante. Oh bien! ajouta-t-il, je fais grâce entière à ce maraut, en faveur de l'équité avec laquelle vous venez de nous juger. Ma foi, *Molière*, je vous suis obligé; car cette affaire là m'embarassait, elle avait sa

difficulté. Adieu, mon cher ami, tu juges mieux qu'homme de France.

Le docteur Malouin, médecin de la reine, était, comme a dit *Molière*, tout médecin de la tête aux pieds. Il représentait un jour à un incrédule, que tous les grands hommes avaient honoré la médecine. C'est dommage, lui répondit le mécréant, qu'il faille rayer de cette liste des grands hommes un nommé *Molière*. « Aussi, répliqua sur-le-champ le mé» decin, voyez comme il est mort. »

Molière avait un cœur excellent. Baron lui annonça un jour à Auteuil, un homme que l'extrême misère empêchait de paraître; il se nomme Moudorge, ajouta-t-il. Je le connais, dit *Molière*; il a été mon camarade en Languedoc;

c'est un honnête homme. Que jugez-vous qu'il faille lui donner? Quatre pistoles, dit Baron, après avoir hésité quelque temps. *Eh bien!* répliqua *Molière*, *je vais les lui donner pour moi; donnez-lui pour vous ces vingt autres que voilà*. Moudorge parut: *Molière* l'embrassa, le consola, et joignit au présent qu'il lui faisait, un magnifique habit de théâtre, pour jouer les rôles tragiques.

Les situations *comiques* sont les momens de l'action qui *mettent plus en* évidence l'adresse des fripons, la *sottise* des dupes, le faible, les travers, le ridicule enfin du personnage qu'on veut jouer. Personne n'y a excellé comme *Molière*; mais où le génie de ce célèbre comique domine au plus haut point, c'est dans les moyens de sortir d'une situation qui paraît sans ressource. Pour

exemple nous citerons la ruse qu'emploie la femme de *Georges Dandin*, lorsqu'elle fait semblant de se tuer, et qu'elle réussit, par la frayeur qu'elle lui cause, à le mettre dehors et à rentrer chez elle.

Le moyen qu'emploie Isabelle dans l'*École des maris*, pour empêcher Sganarelle d'ouvrir sa lettre,

« Lui voulez-vous donner à croire que c'est
moi ?

n'est ni moins naturel, ni moins ingénieux, et il est d'un plus fin comique.

Mais le prodige de l'art, pour se tirer d'une situation difficile, c'est ce trait du caractère du *Tartuffe* :

Oui, *mon frère, je suis un méchant un coupable,*
Un malheureux pécheur, *tout* plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.

Ce serait là les derniers degrés de p
fection du comique, si, dans la mê
pièce et après cette situation, on n'
trouvait une encore plus étonnante;
parle de celle de la table, au-delà de l
quelle on ne peut rien imaginer.

Le maréchal de Vivonne, connu pa
son esprit et par son amitié pour Des
préaux, allait souvent chez *Molière*, e
vivait avec lui comme Hélius avec Té
rence. Le grand Condé exigeait de l
qu'il le vînt voir souvent, et disait qu'
trouvait toujours à apprendre dans s
conversation.

Molière n'aimait point le jeu; mais il
avait assez de penchant pour le sexe; la
de *** l'amusait quand il ne travaillait

as. *Un* de ses amis, qui était surpris
u'un homme aussi délicat que *Molière*
ût si mal placé son inclination, voulut
dégoûter de cette comédienne. Est-ce
vertu, la beauté ou l'esprit, lui dit-
, *qui* vous font aimer cette femme là?
us savez que Labarre et Florimont
nt de ses amis; qu'elle n'est point
elle, que c'est un vrai squelette, et
u'elle n'a pas le sens commun. *Je sais*
out cela, monsieur, lui répondit *Mo-*
ière; mais je suis accoutumé à ses dé-
auts; et il faudrait que je prisse trop
ur moi pour m'accomoder aux imper-
ctions d'une autre; je n'en ai ni le
mps, ni la patience.

Les hypocrites avaient été tellement
irrités par le *Tartuffe*, que l'on fit cou-
rir dans Paris un livre abominable, que

l'on mit sur le compte de *Molière* p
le perdre.

« Tant de fiel entre-t-il dans l'ame
» dévots? »

C'est à cette occasion qu'il plaça da
le *Misantrope* les vers suivans :

Et non content encor du tort que l'on
fait,
Il court parmi le monde un livre abom
nable,
Et de qui la lecture est même comdamnab
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire *l'a*
teur.
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure
Et tâche méchamment d'appuyer l'impo
ture;
Lui qui d'un honnête homme à la cour tie
le rang, etc.

es comédiens avaient résolu de faire *Molière* un convoi magnifique. Mais du Harlay, archevêque de Paris, ne lut pas permettre qu'on l'inhumât. femme de *Molière* alla sur-le-champ *Versailles*, se jetter aux pieds du roi, r se plaindre de l'injure que l'on fai- à la mémoire de son mari, en lui *usant* la sépulture. Le roi la renvoya lui *disant* que cette affaire dépendait ministère de l'archevêque, et que tait à lui qu'il fallait s'adresser. Ce- dant sa majesté fit dire à ce prélat, 'il fît ensorte d'éviter l'éclat et le ndale. L'archevêque révoqua donc sa fense, à condition que l'enterrement rait fait sans pompe et sans bruit. Il fait par deux prêtres, qui accompa- ièrent le corps sans chanter, et on nterra dans le cimetière qui est der- ère la chapelle Saint-Joseph, rue Mont- artre. Tous ses amis y assistèrent,

ayant chacun un flambeau à la m
Mademoiselle de Molière s'écriait p
tout : *Quoi! l'on refuse la sépultu*
un homme qui mérite des autels. Boil
déplora alors la perte de ce célèbre
mique dans son épitre septième qu
adresse à Racine.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priè
Pour jamais sous la tombe eut enfermé M
lière,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hu
vantés,
Furent des sots esprits, à nos yeux, reb
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièc
En habits de marquis, en robes de co
tesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œu
nouveau ;
Et secouaient la tête à l'endroit le pl
beau.
Le commandeur voulait la scène plus exac

Le vicomte indigné sortait au second acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu ;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre ;
Mais sitôt que, d'un trait de ses fatales mains,
La parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espère revenir,
Et, sur ses brodequins, ne peut plus se tenir.

Un abbé crut faire sa cour au grand Condé, en lui présentant l'épitaphe qu'il avait faite pour *Molière*. « Ah! lui dit

» ce prince, que celui dont tu me pré-
» sentes l'épitaphe, n'est-il en état de
» faire la tienne! »

La difficulté qu'on fit de *donner la sé*-
pulture à *Molière*, et les injustices qu'il
avait essuyées pendant sa vie, engagèrent
le père Bouhours à composer l'épitaphe
suivante :

Tu réformas et la ville et la *cour*;
Mais quelle en fût *la récompense*?
Les Français rougiront un *jour*
De leur peu de reconnaissance;
Il leur fallut un comédien
Qui mit à les polir sa gloire et son étude;
Mais *Molière*, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis si *bien*,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Dans *le Malade imaginaire*, la dernière pièce que *Molière* ait mise au théâtre, il y a un M. Fleurant, apothicaire, brusque jusqu'à l'insolence, qui vient, une seringue à la main, pour donner un lavement au malade. Un honnête homme, frère de ce prétendu malade, qui se trouve là dans le moment, le détourne de le prendre ; ce qui irrite l'apothicaire, qui lui dit toutes les impertinences dont les gens de cette sorte sont capables. La première fois que cette pièce fut jouée, l'honnête homme répondit à l'apothicaire: *Allez, monsieur, on voit bien que vous n'avez coutume de parler qu'à des culs.* Tous les spectateurs furent révoltés de cette grossièreté; au lieu qu'à la seconde représentation, on entendit, avec plaisir, *allez, monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.*

Despréaux n'approuvait pas le jargon que *Molière* mettait dans la bouche de ses paysans et de quelques autres de ses personnages. « Vous ne voyez pas, di-
» sait-il, que Plaute, ni ses confrères,
» aient estropié la langue en faisant par-
» ler des villageois; ils leur font tenir
» des discours proportionnés à leur état,
» sans qu'il en coûte rien à la pureté du
» langage. Otez cela à *Molière*, conti-
» nuait-il, je ne lui connais point de
» supérieur pour l'esprit et le naturel;
» ce grand homme l'emporte de beau-
» coup sur Corneille, sur Racine et sur
» moi; car, ajoutait-il en riant, *il faut*
» bien que je me mette de la partie. »

Molière, en quelque sorte, remplaça Voltaire à l'académie : le fameux buste de ce comique, fait par Houdon, y fut placé. Quand il fut question d'y mettre

une inscription, quelqu'un proposa d'écrire : *Molière, de l'académie française, après sa mort*; mais on préféra ce vers de Saurin :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait
à la nôtre.

L'abbé Batteux, dans ses principes de littérature, s'exprime ainsi sur *Molière* :

« *Molière* tâcha de réunir les carac-
» tères de Térence et de Plaute, et il y a
» réussi en beaucoup d'endroits. Obser-
» vant continuellement la nature, et
» rapportant à son art toutes les attitu-
» des et toutes les expressions qui ca-
» ractérisent les passions, il copiait le
» geste, le ton, le langage de tous les
» sentimens dont l'homme est suscepti-
» ble, dans toutes les conditions et dans
» tous les états. Guidé d'ailleurs par

» l'exemple des anciens et par leur ma-
» nière de mettre en œuvre, il a pein
» la cour et la ville, la nature et le
» mœurs, les vices et les ridicules, ave
» toutes les grâces de Térence et le fe
» de Plaute. Dans ses comédies de carac-
» tère, comme le *Misantrope*, le *Tar-*
» *tuffe*, les *Femmes savantes*, c'est un
» philosophe et un peintre admirable.
» Dans ses comédies d'intrigues, il y
» une souplesse, une flexibilité, une fé
» condité de génie dont peu d'ancien
» lui ont donné l'exemple.

» Il a su allier le piquant avec le naïf
» le singulier avec le naturel; ce qui es
» le plus haut point de perfection en tout
» genre. Car il est bien plus difficile d
» faire des tableaux d'après nature
» c'est-à-dire, où on ne s'écarte jamai
» des idées du commun des hommes
» que de s'abandonner à des caprices où
» le pinceau joue en liberté, et donne

» comme fait à dessein, ce qui n'est
» souvent que l'effet du hasard, ou
» quelquefois même de l'inhabileté, ou
» de quelque fougue d'imagination, en-
» fin d'une sorte de libertinage de génie
» qui a secoué le joug....

» Il semble que *Molière* ait choisi
» dans les maîtres leurs qualités émi-
» nentes pour s'en former un talent par-
» ticulier. Il a pris d'Aristophane le co-
» mique, de Plaute le feu et l'activité,
» et de Térence la peinture des mœurs.
» Plus naturel que le premier, plus res-
» serré et plus décent que le second, plus
» agissant et plus animé que le troisième:
» aussi fécond en ressorts, aussi vif
» dans l'expression, aussi moral qu'au-
» cun des trois. *Peut-être que la comé-
» die n'est nulle part aussi parfaite que
» chez lui.* Aristophane songeait prin-
» cipalement à attaquer : c'est une sorte
» de satyre perpétuelle. Plaute tendait

» sur-tout à faire rire ; il se plaisait à
» amuser et à jouer le petit peuple. Té-
» rence, admirable par son élocution,
» sa douceur, sa délicatesse, n'est nul-
» lement comique ; et d'ailleurs *il n'a*
» point les mœurs des Romains, *pour*
» qui il travaillait. *Molière* a fait rire
» les plus austères : il instruit tout le
» monde, ne fâche personne. Il peint
» non-seulement les mœurs du siècle,
» mais celles de tous les états et de toutes
» les conditions. Il joua la cour, *le peu-*
» ple et la noblesse, les *ridicules et les*
» vices, sans que personne eût droit de
» s'en offenser. Enfin s'il s'agissait de se
» faire l'idée d'une comédie parfaite, il
» me semble qu'aucun des comiques an-
» ciens ne fournirait autant de traits
» que *Molière ;* il a ses défauts, j'en
» conviens ; par exemple, il n'est pas
» souvent heureux dans ses dénouemens;
» mais la perfection de cette partie est

» elle aussi essentielle à l'action comique,
» sur-tout quand c'est une pièce de ca-
» ractère, qu'elle l'est à l'action tragi-
» que? Dans la tragédie, le dénouement
» a un effet qui reflue sur toutes la piè-
» ce : s'il n'est point parfait, la tragédie
» est manquée. Mais qu'*Harpagon*,
» avare, cède sa maîtresse pour ravoir
» sa *cassette*, ce n'est qu'un trait d'ava-
» rice de plus, sans lequel toute la co-
» médie ne laisserait pas de subsister.
» L'action comique intéresse tout au
» plus par sa singularité ; le tragique in-
» téresse outre cela par son importance,
» son atrocité : c'est le corps même du
» spectacle, la machine qui frappe ;
» au lieu que l'action comique n'est
» qu'un cannevas, une toile pour
» recevoir des objets dessinés et des
» couleurs. »

Boileau a beaucoup loué *Molière*, vivant et mort; mais dans l'art poéti-que, où il paraît plus particulièremen le juger, il dit que *Molière* :

Peut-être de son art eut remporté le *prix*
Si moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eut point fait souvent grimacer ses figures;
Quitté pour le bouffon, l'agréable et
fin,
Et sans honte à Térence allié *Tabarin*.

Un contemporain en pouvait parl avec cette réserve, mais la postérité prononcé, il n'y a plus là de *peut-êtr* ni de *si*. *Molière* est l'esprit le plus original et le plus utile qui ait jamais honoré et corrigé l'espèce humaine, et Boileau même le jugeait à peu-près ainsi.

La comédie de *l'École des femmes* at-ra à *Molière* une nuée de critiques utes plus mauvaises les unes que les tres ; plusieurs personnes même la ondèrent ouvertement. Pour venger *olière* de tous ses détracteurs, Boileau les stances suivantes qu'il envoya à n ami :

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté,
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sçut vaincre Numance, (1)
Qui mit Carthage sous sa loi,

(1) Scipion l'Africain.

Jadis sous le nom de Térence
Sut-il mieux badiner que toi ?

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité.
Chacun profite à ton *école* :
Tout en est beau, tout en est bon ;
Et la plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux ;
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'en vain tu charmes le *vulgaire* ;
Que tes vers n'ont *rien de plaisant*.
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

Boileau lut sa deuxième satyre adres-
sée à *Molière*, à quelques amis parmi
lesquels était notre illustre comique

en achevant la lecture des quatre vers suivans :

Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
Et toujours mécontent de ce qu'il vient de
faire,
Il plaît à tout le monde et ne saurait se
plaire.

Molière, dit à *Boileau*, en lui serrant la main : *voilà la plus belle vérité que vous ayez jamais dite. Je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez; mais tel que je suis, je n'ai rien fait en ma vie, dont je sois véritablement content* (1).

---

(1) Molière n'avait pas la modestie du citoyen Champagne, auteur d'une mauvaise satyre, qui parut il y a environ un an.

Molière était incommodé lorsqu'il représenta le *Malade imaginaire*. Sa femme et Baron le pressèrent de prendre du repos, et de ne point jouer. *Où que feront*, leur répondit-il, *tant de pauvres ouvriers ? je me reprocherais d'avoir négligé un seul jour de leur donner du pain.*

Quelques journalistes mal intentionnés prétendaient que cette satyre ne valait rien. Pour répondre à l'inculpation, le satyrique fit imprimer et placarder une *affiche longue* d'une aune, où, tout en *citant* des morceaux de sa satyre, il traitait les journalistes d'ignorans et de mauvais connaisseurs, et finissait par avouer avec une candeur d'ame tout-a-fait risible que son écrit était bon, et parfait en son genre. Le public ne partagea pas la tendresse du citoyen Champagne pour l'enfant chéri. On déchira l'affiche, on fit des papillotes de la satyre, et depuis ce tems on n'a plus parlé du poëte ni de sa satyre.

Racine, après avoir donné son *Alexandre* à la troupe de *Molière*, pour le jouer, le retira pour le donner aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Il eut chez eux tout le succès possible, ce qui déplût fort à *Molière*; outre que Racine lui avait débauché la *Duparc*, qui était la plus fameuse de ses actrices. De-là vint la brouillerie de Racine et de *Molière*, qui s'étudiaient tous deux à soutenir leur théâtre avec une pareille émulation.

Peu de temps après la désertion du poëte tragique, *Molière* donna son *Avare*, où Despréaux fut des plus assidu. « Je vous vis dernièrement, dit » Racine à Boileau, à la pièce de *Mo-* » *lière*, et vous riez tout seul sur le » théâtre. Je vous estime trop, lui ré- » pondit le satyrique, pour croire que » vous n'y ayez pas ri, du moins inté- » rieurement. »

Despréaux ne se lassait point d'admirer *Molière*, qu'il appellait toujours le contemplateur. Il disait que la nature semblait lui avoir révélé tous ses secrets, du moins pour ce qui regarde les mœurs et les caractères des hommes. *Il regrettait* fort qu'on eût perdu sa petite comédie du *Docteur amoureux*, parce qu'il y a toujours quelque chose de saillant et d'instructif dans ses moindres ouvrages.

Molière était sujet à de fréquentes distractions. On a rapporté de lui ce trait comique :

Un jour qu'il était pressé par l'heure du spectacle, il prit une brouette pour se rendre promptement à la comédie ; mais cette voiture n'allait pas assez vîte à son gré. Que fait-il ? il en sort, et se met à la pousser par derrière. Il ne s'ap-

perçut de son étourderie, que par les ris inextinguibles du brouetteur, et parce qu'il se vit tout croté en arrivant.

Les *Précieuses ridicules* mirent *Molière* en réputation. La pièce ayant eu l'approbation de tout Paris, on l'envoya à la cour, qui était alors au voyage des Pyrénées, où elle fut très-bien reçue. Cela enfla le courage de l'auteur. « Je » n'ai plus que faire, dit-il, d'étudier » Plaute et Térence, ni d'éplucher les » fragmens de Ménandre; je n'ai qu'à » étudier le monde. »

Molière a joué, dans les *Femmes savantes*, à l'hôtel de Rambouillet, qui était le rendez-vous de tous les beaux esprits. *Molière* y eut un grand succès,

et y était fort bien venu ; mais lui ayant été dit quelques railleries piquantes, il joua ses railleurs ; Cotin et Ménage : le premier sous le nom de *Trissotin* ; et le second sous celui de *Vadins*, qui eurent la querelle si plaisamment dépeinte dans les *Femmes savantes*. Cotin avait introduit Ménage chez madame Rambouillet. Ce dernier allant voir cette dame, après la première représentation des *Femmes savantes*, où elle s'était trouvée, elle ne put s'empêcher de lui dire : Quoi, monsieur, vous souffrirez que cet impertinent de *Molière* nous joue de la sorte. Ménage lui répondit : *madame, j'ai vu la pièce, elle est parfaitement belle ; on n'y peut rien trouver à redire ni à critiquer.*

Le refus que l'on fit de donner la sé-

ture aux restes de *Molière*, attira
t dévots l'épigramme suivante. Elle
de *Chapelle* :

Puisqu'à Paris on dénie
La terre après le trépas,
A ceux qui, durant leur vie,
Ont joué la comédie,
Pourquoi ne jette-t-on pas
Les bigots à la voirie ?
Ils sont dans le même cas.

Dans la scène VI de l'acte II du
ourgeois gentilhomme, on trouve le
ait suivant :

« Par ma foi il y a plus de cinquante
ans que je dis de la prose sans que j'en
susse rien. »

Madame de Sévigné dit à peu-près la

même chose dans ses lettres : lettre cin
tome 6.

« Comment ! j'ai donc fait un sermon
» sans y penser ! J'en suis aussi étonnée
» que le comte de Soissons, quand on
» lui découvrit qu'il faisait de la prose. »

La comédie de Molière fut représentée en 1670, et la lettre est de 1681.

La première comédie que vit à *Paris* le célèbre Piron, ce fut le *Tartuffe* de *Molière*; son admiration alla jusqu'à l'extase. A la fin de la pièce, ses transports de joie augmentant encore, ses voisins lui en demandèrent les motifs : *Ah! messieurs*, s'écria-t-il, *si cet ouvrage sublime n'était pas fait, il ne se ferait jamais.*

›usseau, de Genève, a dit : *les*
rs ont changé depuis Molière ;
le nouveau peintre n'a point en-
paru.

I. de Mauvilain, médecin, était
de *Molière*. Ils se trouvèrent un
l'un et l'autre à Versailles au dîner
roi. Sa majesté dit à *Molière :*
Voilà donc votre médecin ? que vous
ait-il ? » *Sire*, répondit *Molière*,
us raisonnons ensemble ; il m'ordonne
remèdes ; je ne les fais point,
je guéris.

L'Avare de *Molière* eut à peine sept
présentations lorsqu'il parut. La prose
routa le public. Comment ! disait-
, Molière est-il fou, et nous prend-
pour des sots, de nous faire essuyer

cinq actes de prose ? a-t-on jamais v
plus d'extravagance ? le moyen d'êtr
diverti par de la prose ! *Molière* fu
vengé de ce jugement du public, lors
qu'il donna cette pièce pour la se
conde, le 9 septembre 1668. On
courut en foule, et il fut joué pre
qu'une année entière.

On jouait sur le théâtre de *Molière* une pièce intitulée *Dom-Quichotte*. Elle commençait à l'instant qu Dom-Quichotte installait Sancho Pans dans son gouvernement. *Molière* faisait Sancho; et comme il devait paraître sur le théâtre monté sur un âne, il se mit dans la coulisse pour être prêt à entrer dans le moment que la scène le demanderait. Mais l'âne qui ne savait point le rôle par cœur,

observa point ce moment; et dès 'il fut dans la coulisse, il voulut trer, quelques efforts que Molière nployât pour qu'il n'en fît rien. Sanho tirait le licou de toute sa force; âne n'obéissait point; il voulait abolument paraître. *Molière* appellait, *aron*, *Laforêt*, à moi; ce maudit ne veut entrer. Cette Laforest était servante; elle était dans la cousse opposée, d'où elle ne pouvait sser à travers le théâtre pour arrêter âne; et elle riait de tout son cœur voir son maître renversé sur le derère de cet animal, tant il mettait force à tirer son licou pour le renir. Enfin destitué de tout secours, t désespérant de pouvoir vaincre l'opiniâtreté de son âne, il prit le parti e se retenir aux aîles du théâtre, t de laisser glisser l'animal entre ses

jambes, pour aller faire telle
qu'il jugerait à-propos.

Molière ne traitait point de ca
tères, il ne plaçait aucuns traits, q
n'eût des vues fixes. C'est pourq
il ne voulut jamais ôter du *Mis*
thrope : ce grand flandrin qui crac
dans une pinte pour faire des ro
que madame de France lui avait dit
supprimer, lorsqu'il eut *l'honneur*
lire sa pièce à *cette princesse.*
regardait cet endroit comme un t
indigne d'un si bon ouvrage, mais *M*
lière avait son original, il voulut
mettre sur le théâtre.

Un jeune homme de vingt-deux an
d'une belle figure et bien fait, v

n jour trouver *Molière*; après les compli-
mens ordinaires, il lui découvrit
qu'étant né avec toutes les dispositions
nécessaires pour le théâtre, il n'avait
point d'autre passion plus forte que
de s'y attacher; qu'il venait le prier de
lui en procurer les moyens, et lui faire
connaître que ce qu'il avançait était vé-
ritable. Il déclama quelques scènes dé-
tachées, sérieuses et comiques, devant
Molière, qui fut surpris de l'art avec
lequel ce jeune homme faisait sentir les
endroits touchans. Il semblait qu'il eût
travaillé vingt années, tant il était as-
suré dans ses tons; ses gestes étaient
ménagés avec esprit, de sorte que *Mo-
lière* vit bien que ce jeune homme avait
reçu une excellente éducation. Il lui de-
manda comment il avait appris la décla-
mation. Après avoir satisfait à cette
question et à plusieurs autres qui lui
furent faites, *Molière* lui demanda s

K

avez-vous du bien ? — Mon père est un avocat qui possède une fortune assez honnête. — « Eh bien ! lui répliqua l'auteur du *Misantrope*, je vous con-
» seille de prendre sa profession. La
» nôtre ne vous convient point : c'est
» la dernière ressource de ceux qui ne
» sauraient mieux faire, ou des jeunes
» gens déréglés, qui veulent se sous-
» traire au travail. D'ailleurs c'est en-
» foncer le poignard dans le cœur de
» vos parens, que de monter sur le
» théâtre ; vous en savez les raisons :
» je me suis toujours *reproché d'avoir*
» donné ce déplaisir à ma famille ; et,
» je vous avoue que si c'était à recom-
» mencer, je ne choisirais jamais cette
» profession. Vous croyez peut-être
» qu'elle a ses agrémens ; vous vous
» trompez. Il est vrai que nous sommes
» en apparence recherchés des grands
» seigneurs, mais ils nous assujétissent

» à leurs plaisirs, et c'est la plus triste
» de toutes les situations que d'être l'es-
» clave de leurs fantaisies. Le reste du
» monde nous regarde comme des gens
» perdus, et nous méprise. Ainsi, mon-
» sieur, quittez un dessein si contraire
» à votre honneur et à votre repos. Si
» vous étiez dans le besoin, je pourrais
» vous rendre mes services, mais je ne
» vous le cache point; je vous serais
» plutôt un obstacle. »

Le jeune homme donnait quelques raisons pour persister dans sa résolution, quand *Chapelle* entra, un peu pris de vin. *Molière* fit déclamer ce jeune homme devant lui. *Chapelle* en fût aussi étonné que son ami. Ce serait, lui dit-il, un excellent comédien! On ne vous consulte pas sur cela, répondit *Molière* à *Chapelle*. « Représentez-» vous, ajouta-t-il, en s'adressant au

» jeune homme, la peine que nous
» avons ; incommodés ou non, il faut
» être prêts à marcher au premier ordre,
» et à donner du plaisir quand nous
» sommes souvent accablés de chagrin ;
» à souffrir les grossièretés de la plupart
» des gens avec qui nous avons à vivre,
» et à captiver les bonnes grâces d'un
» public qui est en droit de nous gour-
» mander pour son argent. Non, mon-
» sieur, croyez-moi encore une fois,
» ne vous abandonnez point au dessein
» que vous avez formé ; faites-vous
» av cat, je vous réponds du succès ».

Avocat ! dit *Chapelle*, et fi ! il a trop de mérite pour brailler à un barreau ; et c'est un vol qu'il fait au public, s'il ne se fait prédicateur ou comédien. En vérité, lui répond *Molière*, il faut que vous soyez bien ivre pour parler de la sorte, et vous avez mauvaise grâce de

plaisanter sur une affaire aussi sérieuse que celle-ci, où il est question de l'honneur et de l'établissement de monsieur. Ah! puisque nous sommes sur le sérieux, répliqua *Chapelle*, je vais le prendre tout de bon. Aimez-vous le plaisir, dit-il au jeune homme? — Je ne serai pas fâché de goûter celui qui peut m'être permis, répondit le fils de l'avocat. — Eh bien donc, répliqua *Chapelle*, mettez-vous dans la tête que malgré tout ce que *Molière* vous a dit, vous en aurez plus en six mois de théâtre qu'en six années de barreau. Molière qui n'avait en vue que de détourner ce jeune homme de la profession de comédien, redoubla ses raisons pour le faire; et enfin il lui fit perdre la pensée de paraître sur les planches. Oh! voilà mon harangueur qui triomphe, s'écria *Chapelle*; mais morbleu vous répondrez du peu de succès que mon-

sieur fera dans le parti que vous faites embrasser (1).

Molière était minutieux et incom-mode dans son domestique, par so[n] exactitude et son arrangement. Il n'[y] avait personne, quelque attention qu'[il] eût, qui pût y répondre. Une fenêtre o[u]verte ou fermée, un moment devant o[u] après le tems qu'il l'avait ordonné,

---

(1) Voltaire adressa un pareil discours [au] fameux *Lekain*, lorsque ce dernier lui [fit] part du dessein qu'il avait de monter *sur* [le] théâtre. Lekain n'écouta point Voltaire [et] s'en trouva bien, et le public aussi.

Aujourd'hui le préjugé qui flétrissait [la] profession de comédien, est anéanti, et Mo-lière, dans ce tems-ci, eût tenu un tou[t] autre langage.

ttait en convulsion; il était petit dans
occasions. Si on lui avait dérangé un
re, c'en était assez pour qu'il ne tra-
illât de quinze jours; il y avait peu
domestiques qu'il ne trouvât en dé-
ıt; et la vieille servante *Laforest* y
ait prise aussi souvent que les autres,
ıoiqu'elle dût être accoutumée à cette
tigante régularité que Molière exi-
ait de tout le monde, et même il était
révenu que c'était une vertu; de sorte
ue celui de ses amis qui était le plus
égulier, et le plus arrangé, était celui
u'il estimait le plus.

Penaut, frère de Despréaux, ayant essayé de tourner en épigramme un mot assez malin qu'il avait dit à Pradon, n'avait pu faire que ces deux vers:

Hélas ! pour mes péchés je n'ai su que lire
Depuis que tu fais imprimer.

Ce fut à son frère et à Racine *et Molière* qu'il trouva rassemblés, qu'il demanda deux autres vers pour rimer aux siens, et voici ceux qu'ils lui donnèrent :

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire,
De ne savoir pas lire oses-tu me *blâmer* ?
Hélas ! &c.

Ce qu'il y a de particulier dans ce fait, c'est que Racine et *Molière* eurent une petite querelle sur le premier hémistiche du second vers. Le poëte tragique voulait qu'on écrivît :

De mon peu de lecture oses-tu me blâmer !

pur *éviter* sans doute la consonnance la rime de *satire* avec le mot *lire* ui termine cet hémistiche ; mais *Molère* soutint qu'il fallait s'en tenir à la emière expression, et que la raison l'*art* même demandaient et autoriènt souvent le sacrifice d'une plus ande perfection du vers à une plus ande justesse. Despréaux n'oublia pas tte décision de Molière, et en fit précepte dans son art poëtique, ant 4e.

elquefois dans sa course un esprit vigoureux
op resserré par l'art, sort des règles prescrites,
de l'art même apprend à franchir les limites.

Molière était l'homme du monde qui se faisait le plus servir. Il fallait l'habiller comme un grand seigneur, et il n'aurait pas arrangé les plis de sa cravate. Il avait un valet, espèce de lourdaud, qui était chargé de ce soin. Un matin qu'il le chaussait à Chambord, il mit un de ses bas à l'envers. Un tel, dit gravement *Molière*, ce bas est à l'envers. Aussitôt ce valet le prend par le haut, et en dépouillant la jambe de son maître, met le bas à l'endroit : mais comptant ce changement pour rien, il enfonce son bras dedans, le retourne pour chercher l'endroit, et l'envers revenu dessus, il rechausse *Molière*. Un tel, lui dit-il encore froidement, ce bas est à l'envers. Le stupide domestique qui le vit avec surprise, reprend le bas, et fait le même exercice que la première fois ; et s'imaginant avoir réparé son peu d'intelligence, et avoir donné sûrement à ce

ıs où il devait être, il chausse son
ɘ· avec confiance : mais ce maudit
s se trouvant toujours dessus, la
ıce échappe à *Molière*. Oh, par-
! c'en est trop, dit-il, en lui don-
un coup de pied qui le fit tomber à
ıverse : ce maraud-là me chaus-
éternellement à l'envers ; ce ne
a mais qu'un sot quelque métier qu'il
. Vous êtes philosophe ! vous êtes
ıt le diable, lui répondit ce pauvre
ɔn qui fut plus de vingt-quatre
ɘs à comprendre comment ce mal-
ɘux bas se trouvait toujours à
ɾers.

ı a long-temps ignoré où *Molière*
t puisé le nom de *Tartuffe*, qui a
un synonyme de plus dans notre lan-
, aux mots *hypocrite*, *faux dévot*,

« Et ton nom paraîtra dans la race fa
» Aux plus vils imposteurs une cruelle in

Voici ce que la tradition nous appre
à cet égard.

Molière, plein de cet ouvrage qu
méditait, se trouva un jour chez
nonce du pape, avec plusieurs person
dont un marchand de *truffes* vin
hasard animer les physionomies b
et contrites. *Tartufoli, signor Nun*
tartufoli, s'écriaient les *courtisan*
l'envoyé de Rome, *en lui* présentan
plus belles. Attentif à ce tableau,
peut-être lui fournit encore d'au
traits, il conçut alors le nom de son
posteur d'après le mot de *tartuffoli*,
avait fait une si vive impression sur
les acteurs de la scène.

« Pourceaug

» Pourceaugnac est une farce, a dit *Voltaire*; mais il y a dans toutes les farces de *Molière* des scènes dignes de la haute comédie (1). »

C'est dans le divertissement du second te des *Amans magnifiques* que se ouve la première imitation qu'on ait ite de la charmante ode d'Horace, *Donec gratus eram*, etc. J. J. Rousseau raît en avoir adopté la tournure dans n *Devin de village*. Voici d'abord l'imitation de *Molière* :

---

(1) *Diderot* disait : « si l'on croit qu'il y » ait beaucoup plus d'hommes capables de » faire *Pourceaugnac*, que le *Misantrope*, » on se trompe ».

PHILINTE.

Quand je plaisais à tes yeux,
J'étais content de ma vie,
Et ne voyais Rois ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CHIMÈNE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préférait ton ardeur,
J'aurais quitté la couronne
Pour régner dessus *ton cœur.*

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avais pour toi.

CHIMÈNE.

Un autre a vengé ma flamme
Des faiblesses de

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidelle;
Si ses yeux voulaient ma mort,
Je mourrais content pour elle.

CHIMÈNE.

Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi je perdrais la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace,
Chassait Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place!

CHIMÈNE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,

Avec toi je le confesse;
Je voudrais vivre et mourir.

Tous deux ensemble.

Ah! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons et mourons en des liens *si doux.*

Passons maintenant à l'imitation de cette même ode, par J. J. Rousseau.

COLETTE.

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire,
Mon sort comblait *mes desirs.*

COLIN.

Quand je plaisais à ma bergère,
Je vivais dans les plaisirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me méprise,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle brise,
Serait-il un autre bien ?
Ma *Colette* se dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage.

Ensemble.

Je me dégage à mon *tour*,
Mon cœur devenu paisible,
Oubliera, s'il est possible,
Que tu lui fus { cher / chère } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encor préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la cour, &c.

Nous avons rapporté ces deux morceaux, pour donner une idée du *faire* de deux grands maîtres. En les comparant l'un avec l'autre, on distingue la différence des temps où chacun d'eux a été composé. On remarque moins de pureté dans le style de *Molière*, et plus de grâces et d'aménité dans celui du genevois (1).

(1) Cette ode a été imitée depuis par tous les cuistres du Parnasse, et malgré toutes les imitations, aucune encore n'a égalé son original.

Dans la moindre des comédies de *Molière*, dit Cailhava, dans celles qu'on affecte de mépriser et d'appeler des farces, il y a plus de philosophie, plus de saine morale que dans toutes les larmoyantes productions du jour (1),

---

Molière ne s'est pas borné à peindre dans son *Avare*, *l'Avare amoureux*, *l'Avare mauvais père*, *l'Avare usurier*; son *Harpagon* est tout cela; il ne s'est pas contenté de saisir une seule branche de l'avarice, il les a embrassées toutes.

Les grands génies, comme les grands talens, sont toujours modestes. *Molière*

---

(1) Sans même en excepter *Misantropie et Repentir*, *Pinto* et *l'Abbé de L'Épée*.

devait lire une traduction de Lucrèce en vers français, chez un ami, où étaient Boileau et plusieurs autres personnes de mérite. En attendant le dîner, on pria Despréaux de réciter la *satire* adressée à *Molière*; mais après *ce récit*, *Molière* ne voulut plus lire sa traduction, craignant qu'elle ne fût pas assez belle pour soutenir les louanges que Boileau venait de recevoir. Il se contenta de lire le premier acte du *Misantrope*, auquel il travaillait en ce tems-là, disant : *qu'on ne devait pas s'attendre à des vers aussi* parfaits *et aussi achevés que ceux de Despréaux*; *parce qu'il lui faudrait un tems infini, s'il voulait travailler ses ouvrages comme lui.*

Joly était un prédicateur fameux, qui vivait du tems de *Molière*. Les li-

rtins, ou plutôt les jeunes gens qui maient à rire et à plaisanter, comraient les talens de Joly avec ceux de Molière; mais ils disaient que Molière ait meilleur prédicateur, et que Joly ait plus grand comédien.

Molière peint dans son Misantrope, acte 2, scène 4, sous le nom de Timante, un monsieur de St.-Gilles qui tait un homme de la vieille cour, et l'un caractère singulier. Molière prenait ses originaux par-tout où il pouvait es trouver. Comme cet ancien *Gille* essemble à beaucoup de *Gilles* modernes, nous allons citer le portrait qu'en fait l'auteur du Misantrope :

C'est de la tête aux pieds, un homme tout
mystère,

Qui vous jette en passant un coup d'œil
égaré,
Et sans aucune affaire est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite, en grimaces
abonde,
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse, il a tout bas, pour rompre l'en-
tretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est
rien.
De la moindre vétille il fait une mer-
veille;
Et jusques au bon jour, il dit tout à l'o-
reille.

Lors de la première défense de jouer le *Tartuffe*, la curiosité du public fut piquée, tout le monde voulait avoir Molière pour la lui entendre réciter. Boileau fait allusion à cet empressement, dans ce vers de la troisième sa-

tire où il fait la description d'un mauvais repas.

Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle.

Racine et Despréaux, avec lesquels La Fontaine était extrêmement lié, s'amusaient quelquefois à ses dépens : aussi l'appelaient-ils le *bonhomme*, quoiqu'ils connussent bien d'ailleurs tout ce qu'il valait. Une fois, entr'autres, qu'ils étaient à souper chez *Molière*, avec Descoteaux, célèbre joueur de flûte, La Fontaine y parut plus rêveur et plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de sa distraction, Despréaux et Racine qui étaient naturellement portés à la raillerie, se mirent à l'agacer par différens traits plus vifs et plus piquans les uns que les autres;

mais. La Fontaine ne s'en déconcer point. Ils avaient cependant poussé loin la raillerie, que *Molière*, touch de la patience de La Fontaine, ne p s'empêcher d'en être piqué pour *lui*, e de dire à Descoteaux, en le *tirant à par* au sortir de table : *Nos beaux* espri *ont beau se trémousser, ils n'effaceron pas le bonhomme.*

Molière eut, comme les *premiers* fa ceurs, l'objet d'amuser et de faire rire mais par des moyens moins libres, e moins éloignés de la vraie comédie. J » suis comédien aussi bien qu'auteur » disait-il, il faut réjouir la cour e » attirer le peuple; et je suis quelque » fois réduit à consulter l'intérêt de me » acteurs aussi bien que ma propr » gloire ».

Pourceaugna

Pourceaugnac fut fait à l'occasion d'un gentilhomme limosin, qui, dans une querelle qu'il eut sur le théâtre avec quelques comédiens, développa tout le ridicule du plus épais provincial. Le contemplateur *Molière*, qui avait été témoin de la scène, en conçut l'idée de cette ingénieuse farce, qui eut le plus grand succès, et qu'on voit encore tous les jours avec le plaisir le plus vif.

Robinet, dans sa lettre en vers du 23 novembre 1669, paraît appuyer cette anecdote lorsqu'il dit :

Il joue autant bien qu'il se peut,
Ce marquis de nouvelle fonte,
Dont par hasard, à ce qu'on conte,
L'original est à Paris.
En colère autant que surpris
De se voir dépeint de la sorte,
Il jure, il tempête, il s'emporte,
Et veut faire ajourner l'auteur, etc.

L'auteur fécond et célèbre des *Singularités de la nature*, nous a appris une allusion très-heureuse au trait plaisant du pédant joué, *que diable allait-il faire dans cette galère?* adopté par *Molière* dans les *Fourberies de Scapin*: Nos lecteurs à qui le petit écrit qu'on vient de citer, peut être inconnu, seront bien aises de trouver ici cette bonne plaisanterie.

Le comte de Saxe avait imaginé en 1729 de faire construire une galère sans rames et sans voiles, qui devait remonter la seine de *Rouen à Paris*, en 24 heures. Sur les certificats de deux membres de l'académie des sciences, il avait obtenu un privilége exclusif pour sa machine, qui lui coûta beaucoup, et qui ne réussit point: la fameuse Lecouvreur, amante du comte, s'écriait, après cette dépense inutile, *que diable allait-il faire dans cette maudite galère?*

La farce du *Médecin malgré lui*, composée à la hâte, et dans laquelle *Molière* ne daigna pas même s'asservir à la règle de l'unité de lieu, eut le plus grand succès et soutint le *Misantrope*, à la honte de l'esprit humain. *C'était*, dit Voltaire, *l'ouvrage d'un sage qui écrivit pour les hommes éclairés, et il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.*

Molière attachait peu d'importance au *Médecin malgré lui*. Ce fait est confirmé par le comédien *Subligny*, auteur de la Gazette rimée, sous le nom de *Muse Dauphine*. Voici par où ce gazetier termine ce qu'il dit du *Médecin malgré lui*.

Molière, dit-on, ne l'appelle
Qu'une petite bagatelle,

Mais cette bagatelle est d'un esprit si *fin*,
Que s'il faut que je vous le die,
L'estime qu'on en fait est une *maladie*
Qui fait que dans Paris tout court au *médecin*.

Le *Festin de Pierre* eut peu de succès. La véritable raison fut qu'on ne permit pas à *Molière*, qui avait purgé le théâtre de tant de folies, d'y reporter lui-même un tissu d'extravagances.

Ce n'est pas qu'il ne plaisante *quelquefois* agréablement dans les rôles de *Sganarelle* et de monsieur *Dimanche*; mais le tout ensemble n'était pas digne de passer sous la plume de notre auteur; et l'on ne peut qu'applaudir au mot ingénieux de cette femme qui dit à *Molière*, *votre figure de D. Pèdre baisse la tête, et moi je la secoue*.

Il s'éleva contre cette comédie des

ennemis d'une nouvelle espèce, et mille fois plus dangereux que les Saumaize, les Boursault, &c.

La scène d'un pauvre avec D. *Juan*, dans laquelle *Molière* avait peint, avec trop d'énergie peut-être, la scélératesse raisonnée de son héros, éleva les clameurs des hypocrites et des faux dévots. Elle fut supprimée à la deuxième représentation.

Voici cette scène très-courte que Voltaire nous a donnée, après l'avoir vue *écrite de la main de Molière, entre* les mains du fils de l'un des amis de notre auteur.

Dom Juan rencontre un pauvre dans la forêt, et lui demande à quoi il y passe sa vie?

LE PAUVRE.

A prier Dieu pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône.

DOM JUAN.

Tu passes ta vie à prier Dieu ? Si cela est, tu dois être fort à ton aise.

LE PAUVRE.

Hélas ! monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger ?

DOM JUAN.

Cela ne se peut pas ; Dieu ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin : tiens, voilà un louis d'or, mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.

L'abbé Dubos admire dans la scène du troisième acte du Misantrope, la saillie de ce même personnage, qui rendant un compte sérieux des raisons qui

empêchent de s'établir à la cour, ajoute, après une déduction des contraintes réelles et gênantes qu'on s'épargne en n'y vivant point :

On n'a point à louer les vers de messieurs tels. »

Cette pensée devient sublime, dit-il, par le caractère connu du personnage qui parle, et par la procédure qu'il vient d'essuyer, pour avoir dit que des vers mauvais ne valaient rien.

Voici comme Piron s'exprime sur le *Misantrope :*

« Un chasseur qui se trouve en au- » tomne, au lever d'une belle aurore, » dans une plaine ou dans une forêt, » fertiles en gibier, ne se sent pas le » cœur plus réjoui que dût l'être l'es-

» prit de *Molière*, quand, après avoir
» fait le plan du *Misantrope*, il entra
» dans ce champ vaste où tous les ridi-
» cules du monde venaient se présenter
» en foule et comme d'eux-mêmes, aux
» traits qu'il savait si bien lancer. La
» belle journée du philosophe! pouvait-
» elle manquer d'être l'époque du chef-
» d'œuvre de notre théâtre ? »

Parmi les épitaphes qu'on fit pour *Molière*, il y en a de *plaisantes*, et quelques-unes de *sérieuses*. Nous rapportons ici les deux suivantes qui font allusion à l'accident mortel qui lui arriva à la représentation de son *Cocu imaginaire*:

Ci gît, sans nulle pompe vaine,
Le singe de la vie humaine,
Qui jamais n'aura son égal.
De la mort comme de la vie,

Voulant être le singe en une comédie,
Pour trop bien réussir, il y réussit mal :
Car la mort en étant ravie,
Trouva si belle la copie,
Qu'elle en fit un original.

AUTRE.

Passant, ici repose un qu'on dit être mort;
Je ne sais s'il vit, ou s'il dort.

Le Malade imaginaire
Ne saurait l'avoir fait mourir;
C'est un tour qu'il joue à plaisir,
Car il aimait à contrefaire.
Quoiqu'il en soit, ci gît Molière;
Comme il était comédien;
Pour un malade imaginaire,
S'il fait le mort, il le fait bien.

La seule épitaphe digne d'être mise sur le tombeau de cet incomparable comique est celle qui fut faite par La Fontaine. La voici :

Sous ce tombeau gissent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talens ne formaient qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissait la France :
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long-temps, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière *sont morts.*

FIN.

e trouvent chez le même Libraire.

VOLTAIRIANA.
ARLIQUINIANA.
BIEVRIANA.
PIRONIANA.
LINGUETIANA.
FONTENELLIANA.
FONTAINIANA.
ASINIANA.
GASCONIANA.



